Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 23

Artikel: La pouetta-raisse ou eincrenaz
Autor: S.G.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208726

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

50me ANNÉE — N° 23. Samedi 8 juin 1912

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

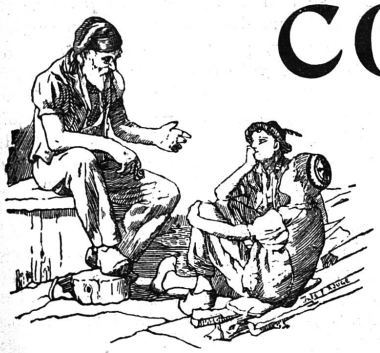
Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



UN MOIS GRATIS

Les personnes qui prendront un abonnement de **six mois** ou **d'un an,** à dater du **1er juillet 1912,** recevront **gratuitement** le *Conteur* dès maintenant au 30 juin.

LA POUETTA-RAISSE OU EINCRENAZ

Les souvenirs d'enfance
Ne s'effacent jamais.

Il y a déjà bien des années — je parle de soixante ans, environ — nous étions à la montagne depuis quelques semaines. C'était au commencement de juin. Mon père me dit un jour : « Je m'en vais trouver le cousin Georges, en Piernod; veux-tu venir avec moi ? » Si je voulais! Je mis mes habits du dimanche, avec mon gilet de fruitier, et en avant! à travers pâturages et fleurs. Nous descendîmes la Queue-de-la-Mottaz et nous arrivâmes au plateau de la Pouetta-Raisse, traversé par le petit ruisseau venant de la gorge, alors sauvage et inexplorée — sauf par quelques hardis amateurs — de l'Eincrenaz. Ce n'était pas la première fois que je passais par là; néanmoins, j'étais vivement impressionné par ces rochers, aux formes fantastiques, que nous allions laisser à notre gauche.

Tout à coup, mon père me dit : « Je n'ai jamais vu l'Eincrenaz de près; nous pourrions y aller voir, puisque nous sommes sur place, cela nous détournerait peu de notre chemin. » J'avoue que la proposition me fit une singulière impression. Craintif et curieux, je suivis mon père dans la gorge. Notre chemin, facile en commençant, ne tarda pas à devenir pénible, à mesure que le défilé se rétrécissait entre les hauts rochers, au bas desquels des sapins inexploitables étaient tombés et formaient un enchevêtrement qui entravait la marche et la rendait même dangereuse en certains endroits. Car l'eau du ruisseau avait poli ces bois à demi-pourris et une culbute aurait pu facilement se produire. Lentement, nous tenant aux branches, c'est le cas de le dire, nous avancions contre la cascade. On entendait son murmure. Nous finîmes par l'apercevoir. A ce moment, mon père, jugeant inutile toute tentative d'aller plus loin, se décida au retour. Ce ne fut pas plus aisé que la montée, au contraire. Pour moi, l'émotion, la crainte et, par dessus tout, la curiosité me dominaient tellement, que je n'avais pas assez d'yeux, non pas pour admirer, mais pour examiner ces lieux. Telle cavité ressemblait à un four; telle protubérance me semblait être la figure d'une personne connue ou imaginaire; tel détail me rappelait la forme d'une construction. Oh ! comme tout cela trottait sous ma calotte de petit armailli! A la fin, nous atteignîmes de nouveau le plateau et ses grands sapins. De retour de notre visite, ma tête était souvent tournée à droite. Les rochers de l'Eincrenaz continuaient à attirer mes regards; je les lorgnais aussi longtemps que la vue ne m'en fut pas masquée par la forêt et finalement par la montagne elle-même.

Au chalet, le soir, mon père ne manqua pas de faire le récit, en son patois du district d'Orbe, de la course intéressante que nous avions faite. Et, comme la conversation roulait sur les prouesses de tel ou tel Oberlandais, Gruyérien ou Rodzemounay, ayant été valet armailli dans la contrée, mon père dit en parlant de l'un d'eux : « Pardieu l'est zâo zu montâ amont lo perte de l'Eincrenaz, cé diablio ! » Et je comprenais parfaitement que cette escalade ne pouvait pas être accomplie par un montagnard ayant froid aux yeux.

A quelque temps de là, les fraises étant mûres, je m'en allai en cueillir à La Vaux, dont les *essertées*, bien exposées, en produisaient à profusion. J'avais là un ami de mon âge, Samuel Wehrli, qui gardait le troupeau de chèvres de son père. Son bataillon cornu l'avait conduit ce jour-là dans les rochers dits du Petit-Diable, non loin de l'entrée supérieure de la gorge de l'Eincrenaz. Nous étions excellemment placés pour la visiter en amont de la cascade. Je profitai de l'offre que me fit mon ami de m'y conduire, car il y avait été déjà plusieurs fois. Avec cela, il était plus expérimenté et surtout plus courageux que moi dans les courses de rochers. Nous laissâmes ses bêtes capricieuses pâturer au travers des roches; d'ailleurs elles avaient des sonnettes et Wehrli les retrouverait facilement au retour. L'entrée de la gorge était alors plus étroite qu'elle ne l'est aujourd'hui : à peine un mètre d'une paroi à l'autre. Elle ressemblait à une simple fente, où s'engouffraient les eaux réunies des deux petits ruisseaux qui se rencontrent là, venant des deux vallons de La Vaux. Il n'y avait, à côté du ruisseau et d'un creux assez profond pour que deux gamins comme nous pussent s'y noyer, que quelques aspérités, où nous pouvions poser les pieds. Nous passâmes heureusement cet endroit périlleux. Mais nous n'étions pas au bout des difficultés. Plus loin, le rocher, plus effrité, n'offrait que de petites plateformes, qu'il fallait escalader comme nous pouvions, tantôt en nous accrochant à la roche, tantôt au moyen de morceaux de bois, même de simples bûches apportées par Wehrli. Quelquefois nous devions descendre au bord de l'eau, puis escalader de nouveau jusqu'à une corniche qui nous permît d'avancer.

A la fin, mon ami, qui grimpait devant moi en m'encourageant, s'arrêta.

— Nous ne sommes pas loin du *saut* (la cascade); il me semble qu'on l'entend, mais je n'ai jamais pu aller plus loin, me dit-il.

Nous revînmes alors sur nos pas, sortant par où nous étions entrés. Le troupeau de chèvres avait disparu; en prêtant l'oreille, on entendait les sonnailles dans la direction du chalet. Nous prîmes congé, Wehrli pour rattraper ses bêtes, moi pour prendre mon petit panier de fraises. Au chalet, je fus vertement grondé, car je m'étais exposé à un réel danger. Mais je connaissais enfin la célèbre gorge, dont la pensée n'avait cessé de me tracasser depuis que j'en avais parcouru la partie inférieure avec mon père.

Ah ! si nous avions eu à notre disposition le commode et pittoresque sentier d'aujourd'hui, qui fait de la vieille Eincrenaz un but de promenade pour beaucoup et un raccourci pour le passage de la population industrielle de Fleurier à Mauborget et du public en général ! Il nous fallait nous contenter de ce que nous avions.

* * *

Environ trente ans plus tard, il s'est fondé à Fleurier une société d'amis de la nature, intitulée modestement : « La Société du Musée ». Ce fut elle qui prit l'initiative de la construction d'un sentier au travers de la gorge. Parmi les fondateurs de cette association se trouvait le pharmacien et botaniste V. Adreæ, qui a laissé de si bons souvenirs dans cette partie du Jura et qui a tenté d'introduire, au Chasseron, le *rhododendron ferrugineux*. Ces citoyens, assez nombreux au reste, fournirent les premiers fonds. Puis des fêtes furent organisées sur le plateau de la Pouetta-Raisse, où victuailles et boissons étaient offertes par les sociétaires. Il va sans dire que l'absinthe n'était pas oubliée ; elle se troublait au moyen de l'eau extra-fraîche d'une petite source jaillissant sous un sapin du voisinage. Un nombreux public, venant même d'une partie du district de Grandson, assistait à ces fêtes rustiques. Bref, le sentier fut construit et devint une promenade agréable pour chacun.

Mais il fallut tailler le rocher en plusieurs endroits, notamment à l'entrée supérieure et vers la cascade, où un escalier, avec main-courante en fer, fut nécessaire. Les bois, encore sains, qui étaient tombés du haut de la montagne, servirent à la construction de ponts rustiques, quelquefois éphémères, car, à la fonte des neiges, le ruisseau devient un véritable torrent qui démolit les légères constructions. Mais cela ne rebute pas la patience de la petite société, et chaque année, tout est réparé sitôt que la belle saison le permet.

« Lo Perte d' l'Eincrena » a dès lors plus ou moins perdu son vieux nom pour prendre celui de Pouetta-Raisse, tout en devenant la partie la plus intéressante du chemin de Mauborget à Fleurier.

Il y a deux ou trois ans, par un beau jour d'été, un vieux de ma connaissance y accompagnait deux de ses petits-fils. Descendant sur la plate-forme où la cascade a peu à peu creusé une petite vasque, ils admiraient en silence, lorsque soudain l'un des enfants prit le vieux par les jambes et dit : « Oh ! grand-père, comme tout cela est beau ! »

Oui, tout cela est beau ; notre Jura a aussi d'admirables sites. Partout la nature est magnifique sur notre petite planète. Et si, par la pensée, nous étendons notre horizon, elle atteint même au sublime de l'Infini ! Heureux qui a su le comprendre !

S. G.